



CHRISTIAN BOBIN

# Une balle de soleil qui tape le cœur

## VIE

Ce que j'appelle la vie, c'est le surgissement de quelqu'un tout d'un coup dans une parole, un geste, un état amoureux, comme un état de baptême pour les chairs, la pensée, pour tout, comme un état de résurrection aussi. C'est ça que je cherchais dans les livres. C'est ça que je continue à chercher. On peut le trouver presque partout. Il n'y a pas d'endroit avec une pancarte indiquant «  *Ici, c'est le vrai* » et donc là, à côté, ce ne serait pas le vrai. Ça ne marche pas comme ça ! J'ai parfois été instruit de façon très profonde et durable par un bourdon que j'ai regardé, un peu par paresse, par surprise... Il travaillait de façon incroyablement dure, je l'ai admiré. Je l'ai vu monter sur une marguerite, en glisser, y remonter. Il était vaillant, c'était magnifique ! C'était un petit Père courage. Il m'a instruit, il m'a donné quelque chose. Mes écoles, mes universités sont multiples. Il y a les fleurs, les animaux, les morts, les nuages et, bien sûr, les livres.

## LIVRE

La vie d'un livre se décide en quelques secondes sur la table d'un libraire. Mais ce n'est que justice, au fond. On prend connaissance de tout en quelques secondes. L'erreur, après, c'est l'habitude, le savoir qui nous vient et nous aveugle. Ce qu'on sait nous aveugle. Je serais sot et impudent de nommer de mauvais livres.

**Cet humaniste lumineux en guerre tranquille avec le monde aime le temps perdu à regarder par une fenêtre. Il a écrit plus de quarante livres en 35 ans. *L'homme-joie*<sup>1</sup>, son dernier ouvrage, rassemble quinze récits, fragments limpides, miniatures vibrantes, éclats de poésie brulante dont on sort plus conscient que jamais de la fragilité de la vie, mais regonflé d'espoir pour longtemps. Rencontre, mot à mot<sup>2</sup>.**

Certains livres dont moi je n'aurais pas le goût auront donné de la vie, parfois une sorte de sursaut de vie à quelqu'un. Je sais simplement que certains auteurs me mettent à l'abri et que d'autres reconduisent, dans le silence enneigé de la chambre de lecture, tout le tumulte du monde.

Beaucoup de livres, aujourd'hui, me semblent être de simples photocopies du monde tel qu'il est, ni plus, ni moins. C'est de la plus ou moins bonne sociologie qui, sous prétexte de dénoncer les choses, les reconduit jusqu'à votre cœur intime, puisque c'est avec ce cœur intime qu'on lit, et puisque c'est avec des mains en or qu'on ouvre un livre...

Je n'ai pas de goût pour ces livres-là. Mais il est hors de question de juger les lecteurs de ces livres ou leurs auteurs. Simplement, je peux être en guerre contre certaines choses, pas contre certains gens, contre le monde, par exemple. Ce que j'appelle le monde, c'est l'inverse des gens. J'aime les gens. Le monde,

c'est ce qui nous efface, mais dans le mauvais sens, c'est un anéantissement. C'est quand tout le monde est là et qu'il n'y a personne. Là, je me sens en guerre très tranquille, très heureuse avec tout ça. Je crois beaucoup à la puissance de la beauté et à la vertu de certaines paroles, de certaines écritures. J'aime beaucoup le temps perdu apparemment à lire, et même le temps encore plus perdu à regarder par une fenêtre. Je ne pense pas que nous ayons, dans la vie, à trouver toujours des choses à faire. Je ne suis pas sûr de ça... Je suis même très peu sûr de ça !

## POÉSIE

Là où je trouve le plus la source brulante, c'est dans ce que j'appelle la poésie. Curieusement, pendant longtemps, je disais, pour faire le malin : «  *Moi, la poésie, ça ne m'intéresse pas* ». J'en avais une idée un peu punitive, asséchée, décorative. Je croyais que c'était seulement un genre littéraire. Je me suis aperçu



Photos: Marie-Noëlle LOVENFOSSE



que c'est juste la parole à son plus grand fleurissement, à son surgissement même, que c'est la parole qui tranche les brumes de la vie, qui coupe le cœur, qui l'ouvre, et je crois que c'est le plus haut, simplement, de cette vie. Ce n'est pas nécessairement un livre de poésie. C'est une parole qui peut surgir de la bouche d'un ivrogne, des yeux et de la bouche édentée d'une vieille gitane, et qui s'élève, évidemment de poèmes superbes comme ceux de Marceline DESBORDES-VALMORE. On sait trop peu qu'elle a été aimée profondément par RIMBAUD (qu'elle a très largement influencé), BAUDELAIRE ou HUGO. Quand quelqu'un est vivant, il l'est pour toujours.

Du 19<sup>e</sup> siècle, elle a débarqué tout à l'heure Gare du Nord, à Paris. J'attendais, j'avais froid. Je n'ai pas trop aimé cette gare. Les gares sont comme les gens, elles ont plusieurs visages, il y a des affinités, des désaccords, silencieux, taciturnes, irraisonnés. J'étais dans une sorte de désaccord avec les lieux, une grande salle venteuse, mi-faite, mi à faire. Je ne savais pas trop comment passer le temps, puis j'ai pensé que j'avais emmené ses poèmes dans mon sac... Je les ai ouverts, et toutes les mauvaises lumières se sont éteintes une à une, au fur et à mesure que j'avancerais dans un de ses poèmes, et les vraies lumières de la vraie vie les ont remplacées. J'ai trouvé un abri auprès de cette femme si peu morte, dans son cœur déchiré. Parce que la parole, c'est le cœur. Quand je dis le cœur, ça n'a rien de sentimental, c'est quelque chose de rude, de

dur, ça a la précision et le coupant du diamant sur une vitre. Je parle de la partie la plus dure de la vie, de cette partie en nous que parfois, seul le jet de caillou de la mort vient à ouvrir. Je fais le pari qu'elle peut s'ouvrir avant, dans la manière qu'on peut avoir de parler les uns avec les autres, de se réjouir d'être en phase les uns avec les autres, et d'aimer les choses qui sont belles et bonnes et vivantes et qui, pour une fois, ne parlent pas d'économie, ni du devenir terrible de ce monde enfermant dans lequel je suis, comme vous, embarqué.

#### HOMME-JOIE

Ce que je nomme « homme-joie », c'est notre capacité, à chacun, d'être traversé par quelque chose dont nous ne sommes pas le possesseur, dont nous sommes juste peut-être les aventuriers ou les navigateurs, dont nous ne sommes même pas la cause. C'est comme un courant d'air qui advient à certains moments. Quelqu'un a oublié de fermer la porte du savoir. Tout d'un coup, il y a un visage qui arrive et qui brise la fenêtre comme une pierre, il y a de l'air qui entre. C'est juste cette irruption de l'air, ce fracas en nous, intérieur, ce fracas silencieux que j'appelle l'homme-joie. C'est tout simplement, tout pauvrement la vie surprise à nouveau à son point de naissance, quelque âge que l'on ait. L'homme-joie n'a pas d'âge, il n'a pas de lieu ni de nom propre, il n'appartient à aucune église, il peut ressembler à qui on veut et, pourquoi pas, à un épouvantail avec ses bras merveilleusement crucifiés. L'homme-joie, c'est ça... C'est juste une balle de soleil ou de parole qui nous arrive, qui tape le cœur et le transperce de part en part. C'est peut-être juste la capacité à ressentir un peu plus loin que nous, l'autre qui nous fait face,

à ressentir quelque chose qu'on ne sait peut-être même pas nommer, mais qu'il est bon de ne pas nommer, parce que nommer, ça arrête. Et la poésie, c'est la seule façon de nommer que je connaisse qui n'arrête pas, qui attrape la vie en plein vol, mais sans arrêter son vol. ■

MARIE-NOËLLE LOVENFOSSE

1. Paru aux Éditions L'Iconoclaste.
2. Cet article fait suite à une rencontre littéraire avec Christian BOBIN organisée à Liège, le 8 février dernier, par la Librairie PAX et animée par Edmond BLATCHEN.



## L'ÉCOLE IDÉALE DE CHRISTIAN BOBIN

Quand on demande à un poète, à la fin d'une rencontre littéraire, quelle serait pour lui l'école idéale, il renvoie... à la poésie :

*« Pour moi, l'école idéale, c'est la vie même. Si vous lisez le poème « Jours d'été » de Marceline DESBORDES-VALMORE, vous trouverez la réponse à cette question. C'est ce qu'elle écrit, mais dix mille fois plus magnifiquement et de façon déchirante.*

*Les enseignants font un très beau métier, mais il est devenu presque impossible, ce métier. Et plus il est devenu impossible, plus il est beau. J'ai vu parfois le visage d'un professeur grandir comme un soleil, alors qu'il parlait d'un auteur qu'il aimait beaucoup. Ça compte, ça, ça compte beaucoup après. Si vous parlez avec passion, vous faites passer quelque chose, je crois. C'est une sorte de feu intérieur. Ne pas parler au nom d'une institution, voire au nom des études que vous avez faites, mais parler avec quelque chose qui vous nourrit, vous, parce que ça, c'est immédiatement nourricier pour l'autre, c'est immédiatement éclairant, intrigant. On a envie d'aller voir. C'est-à-dire enseigner de manière impliquée, en « étant », pas en « faisant », parce que c'est votre présence qui va enseigner encore bien plus que vos mots. Si la présence est là, si elle est vraie, au lieu d'être à l'abri d'un bouclier de savoir ou d'un programme, on peut de temps en temps faire venir juste un jaillissement d'une personne... »*